

Moi, intellectuel

Sous le titre «Les intellectuels et l'ANP», B. Mili a traité de la question du malaise des intellectuels vis-à-vis de l'armée et il a tenté d'en expliquer, à partir de son expérience, les ressorts historiques. Intervention stimulante qui me pousse à prolonger l'exercice en donnant mon point de vue sur le sujet...

C'est seulement en août que je deviens maquisard. Là encore, je prends en charge, avec les amis étudiants qui m'avaient devancé, l'organisation du service de santé de la région. L'ALN, dans cette zone 1 de la Wilaya 999, était fière de nous, de même que la population de la région pour qui nous concrétisons cet «état démocratique et social» que la Révolution s'était engagée à établir.

* Automne 1954, je m'inscris en propé médicale (PCB) à Alger. Mon but : devenir médecin, pour bien gagner ma vie et m'assurer un peu de dignité dans le monde colonial.

Au même moment, d'autres s'affairaient aux derniers préparatifs de la lutte armée...

J'avais fait la connaissance du D^r Nekkache. Un homme profondément moderne, mais tout aussi profondément enraciné dans ce petit peuple d'employés, d'ouvriers, de lettrés, d'artistes, etc., en particulier de M'dina J'dida, où son cabinet était situé...

Il y réunissait chaque week-end des jeunes (scouts, lycéens...) pour des activités culturelles et scientifiques. C'est là que j'ai appris, entre autres, comment prendre en charge un blessé, un malade en cas d'urgence...

Ma rencontre avec l'ALN

Nekkache me préparait aussi à ma 1^{re} année universitaire. Je réussis au PCB et m'inscrivis en 1^{re} année de médecine. Entre-temps je faisais plus attention à ce qui passait autour de moi, ma préoccupation n'étant plus centrée sur mon seul but, même si en début d'année universitaire, je m'étais juré, avec mon ami Youcef – le futur colonel Hassan – de forcer la porte de la médecine hospitalière, disputée entre seuls mandarins juifs et chrétiens et leurs rejetons⁽¹⁾. De plus, j'avais compris que Nekkache était de ce mouvement enclenché le 1^{er} novembre, qui commençait à m'intéresser, fin 1955, parce qu'entre autres le pouvoir colonial n'arrivait pas à l'étouffer. Dans *La Nuit coloniale*⁽²⁾, F. Abbas expliquera pourquoi l'intellectuel qu'il était s'est finalement rangé du côté des «nationalistes algériens emprisonnés» : ils «cessent d'être considérés par l'opinion musulmane comme de jeunes irresponsables. Ils deviennent des martyrs et des précurseurs de la seule émancipation possible. L'instinct populaire, que rien ne vient distraire, est plus puissant que les meilleures constructions juridiques et les plus belles spéculations de l'esprit».

- Je me convainquis que ces hommes me montraient le chemin de la dignité réelle et décidai de les rejoindre. Youcef était partant lui aussi... J'en informai le D^r Nekkache... qui nous ouvrit directement la voie vers l'ALN. Alors que Youcef la rejoignait, je devais, avant d'y aller moi-même, faire profiter des jeunes qui s'y engageaient de mon petit savoir-faire sur les soins d'urgence. Avec la grève, nombre d'étudiants et de lycéens, en route pour le maquis, devaient passer par l'«école» que

j'animais sous l'égide de la grande Nefissa Hamoud. C'est seulement en août que je deviens maquisard. Là encore, je prends en charge, avec les amis étudiants qui m'avaient devancé, l'organisation du service de santé de la région.

L'ALN, dans cette zone 1 de la Wilaya III, était fière de nous, de même que la

population de la région pour qui nous concrétisons cet «état démocratique et social» que la Révolution s'était engagée à établir. Et l'ennemi s'acharnant à nous poursuivre, spécialement, et à nous remplacer par l'offre sanitaire de ses SAS auprès de la population, montrait l'importance du rôle que nous jouons dans le système de l'ALN.

- C'est un autre lieu d'expression du FLN que je vais rejoindre après mon arrestation en février 1957. À travers camps et prisons où l'on m'a trimbalé, je défendais, avec mes frères d'infortune, l'honneur de détenus FLN. Dans ces espaces – et en particulier à Lambèse qui arborait féroceement son appellation «Maison de force et de correction» sur le monumental portail d'entrée – on devait, dans des conditions épouvantables où la mort était toujours en maraude, imposer, petit à petit, notre droit à la dignité d'Algériens.

Je suis fier d'avoir participé à l'œuvre de salubrité humaine, grâce à quoi s'est imposé patiemment, à une France raciste et inhumaine, sous les oripeaux de 1789, un régime de droit presque humain jamais connu dans ses prisons...

Cette œuvre salubre s'est déployée y compris dans l'univers concentrationnaire sans droit : «camps [dits] de regroupement», où les femmes ont inscrit des pages somptueuses de résistance qui ont à peine ému quelque Rocard impuissant à changer quoi que ce fût, ou quelque photographe utilisé pour des portraits d'état civil ; et «camps spéciaux», où se sont distingués un Mustapha Khalef, un Abdelhamid Benzine ou un Yacine Isaad, n'hésitant pas à risquer leur vie pour porter à la connaissance du monde les horreurs qu'une France sans scrupules lui cachait. Pour cela, Mustapha tombera au champ d'honneur!

Ces incarcérations de masse ont réuni des miniatures d'Algérie où étaient représentées toutes les régions du pays et toutes les couches sociales. Je me suis enrichi à avoir été de cette humanité bariolée, chaleureuse et solidaire dans l'adversité... J'y rencontrai même des gens de ma région, de ceux qui, hier, subjugués par l'oppression coloniale, me traitaient de «balissi» (satanique), parce que j'étais «badissi» (adepte de Ben Badis). La Révolution les avait rendus à leur humanité nationale...

Ma rencontre avec l'Ugema et le FLN

Septembre 1961 : libéré... me voici, le 1^{er} novembre, à Bruxelles où je vais refaire ma 1^{re} année de médecine. J'y retrouve, président de la section de l'Ugema, un

ancien condisciple qui m'a assuré une bourse Ugema... Je retrouve également un autre ami de médecine d'Alger, responsable, lui, de la section des «étudiants du parti» ; lui aussi me promet l'aide du «parti». Il m'a parlé de frictions entre les deux structures, et je lui ai promis d'agir pour ramener l'harmonie entre militants.

En m'informant de l'objet du litige, je découvrais l'Ugema, d'un côté, et le FLN, de l'autre.

- L'Ugema, d'abord. J'apprends que, pour le renouvellement du bureau prévu en ce début d'année universitaire, le «parti» exige que l'on désigne comme président, le chef de la section des «étudiants du parti». C'est contraire aux règles de fonctionnement de l'Union : le bureau de section est élu en assemblée générale par les étudiants de la section, sans quoi la direction ne le valide pas. Et rien ne s'oppose à ce que ce chef tente sa chance en se présentant au vote de la base.

La vie démocratique de l'Ugema, à tous les échelons de l'Union, est un acquis de modernité novembriste qui lui vaut une reconnaissance internationale, et assure à la cause de l'indépendance qu'elle défend, le soutien des organisations d'étudiants des pays occidentaux et des pays socialistes sans qu'elle ait à épouser leurs querelles idéologiques... Elle doit cette orientation à son congrès constitutif en juillet 1955 marqué par le large débat autour du «M» (musulmans). Le «M» lui a donné, dans le cadre de la loi coloniale (de 1901), le statut d'institution nationale de l'Algérie non française. L'orientation a été renforcée ouvertement, dans le sens de l'adhésion au FLN-ALN, par le 2^e Congrès tenu à Paris un an après, en présence de représentants d'associations étudiantes étrangères. On heurtait de front la loi coloniale, d'où l'interdiction immédiate de l'Ugema et un procès à ses dirigeants.

Moment important du combat politique contre le colonialisme au cours duquel l'Ugema a reçu le soutien de l'opinion étudiante internationale.

Le GPRA 3 a même pensé, en renouvelant ce traitement de l'Ugema, s'appuyer sur l'ALN de l'intérieur, contre l'E.-M. G. qu'il ne maîtrisait pas. Il a envoyé des sortes d'«officiers militants du "parti"», «sûrs», pour prendre en main les wilayas ALN par-dessus la tête de leurs chefs ! Mon ami Youcef en sait quelque chose, de même que le commandant M. Bennoui qui a dénoncé la manœuvre dans ses Mémoires...

⁽³⁾ Fort de ces renseignements, je pense pouvoir trouver un terrain d'entente avec mon ami, chef des «étudiants militants». Qu'il tente sa chance devant la base !

- J'étais naïf. Car là, je découvrais le «FLN»... de Bruxelles, un «FLN» qui ne pouvait être celui qui m'avait chaleureusement accueilli dans l'ALN... Ce «FLN»-ci se montrait décidé à sacrifier le profit politique qualitatif que notre Union apportait à la cause nationale... Par ma seule présence à l'Université libre de Bruxelles (ULB), j'enrichissais ce profit. Les étudiants et enseignants belges, qui m'avaient reçu parmi eux, voyaient en moi un homme «civilisé» («tu es comme nous», me disaient certains étonnés). Mon image jurait avec celle de notre ALN-FLN fabriquée par la propagande française. J'informais mes hôtes, dans des tribunes organisées pour m'écouter, que j'avais rejoint l'ALN et assuré un service public de

Par Abdel'alim Medjaoui, moudjahid, écrivain

santé jamais tenu par la France là où j'ai officié ; que j'avais été arrêté, et vécu des tourments dont je ne pensais pas sortir vivant ; mais que ces tourments n'étaient rien par rapport aux terribles souffrances matérielles et morales infligées à mon peuple par une France infidèle à ses valeurs de 1789... J'allais d'ailleurs vivre, lors des examens de fin d'année, un moment exaltant avec mon examinateur en physique, un grand patron en la matière : il me félicitait, non pour le succès à mon examen – cela allait sans dire –, mais pour l'indépendance de mon pays. Mon professeur me dit sa fierté d'avoir un peu contribué à notre victoire en nous recevant à l'ULB. Il m'a assuré que notre révolution nationale pouvait compter, pour la construction du pays, sur l'apport des nombreux amis que notre lutte nous avait gagnés à travers le monde... Je sortais de là rayonnant. J'étais réconcilié avec la vie et convaincu de la justesse de notre défense de notre section Ugema. Devant notre résistance, ce «FLN» inventa une nouvelle tâche à notre intention : il nous fallait militer en cellule avec les ouvriers ! Invention d'intellectuels dont le sens populiste échappait à ses auteurs : en utilisant les ouvriers pour nous sanctionner, pensant nous rabaisser, ils trahissaient leur mépris des ouvriers.

N'ont-ils pas compris qu'un militant du FLN, du moins celui de Novembre, est celui qui apporte à la lutte de Libération nationale son savoir-faire irremplaçable que son parcours dans la vie lui a permis d'acquérir ? Ainsi, au maquis, j'apportais ma contribution spécifique à la lutte armée, comme le manieur du pistolet-mitrailleur la sienne.

Je n'ai pas eu les mêmes aptitudes que mon ami Youcef (ou le chahid Lotfi, ou les regrettés Kafi et Boumediène), tous intellectuels comme moi ; sinon, j'aurais pu avoir l'honneur de diriger une région ou

une wilaya ou même le pays, comme me l'offrait la Révolution !

Moi l'ex-djoudi et détenu
ALN devenu Ugema

Étudiant à l'extérieur du pays, je me trouvais devant deux structures, la section de l'Ugema et celle des «étudiants du parti». La première, une institution, avait une histoire marquée au sceau de Novembre, et des résultats probants en faveur de l'indépendance. Et la seconde ? Une structure adventice qui veut caporaliser, phagocyter l'autre, et pourquoi ?

Nous avons «milité» dans les «cellules ouvrières» sans céder sur la préservation de l'Ugema. Nous n'avons pas été désarçonnés par une lettre du vice-président du GPRA nommant, de Tunis, le chef des «étudiants militants» à la tête de notre section. Nous avons refusé cette mesure arbitraire, accusant nos vis-à-vis d'avoir désinformé Tunis !